

# Suchodolski, Bogdan

---

## Raison historique et histoire rationnelle : réflexions sur la philosophie de G. B. Vico

---

Organon 6, 119-137

---

1969

Artykuł umieszczony jest w kolekcji cyfrowej Bazhum, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych tworzonej przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego.

Artykuł został zdigitalizowany i opracowany do udostępnienia w internecie ze środków specjalnych MNiSW dzięki Wydziałowi Historycznemu Uniwersytetu Warszawskiego.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.



*Bogdan Suchodolski (Pologne)*

## RAISON HISTORIQUE ET HISTOIRE RATIONNELLE

### *Réflexions sur la philosophie de G. B. Vico*

Il est hors de doute que dans la formation de la culture moderne, le rôle du rationalisme égale en importance celui de l'historisme. La dualité de ces deux éléments a déterminé non seulement la physiologie spécifique de la culture moderne mais encore ses contradictions internes. Plus d'une fois on s'interrogeait sur les concordances et les oppositions entre le rationalisme et l'historisme, plus d'une fois le triomphe du rationalisme semblait mettre en cause la culture de l'histoire et les victoires de l'historisme apparaissaient comme une menace à l'encontre de l'idée de la raison. C'est que plus d'une fois on pensait que l'homme devait choisir entre la fidélité à l'Histoire et la fidélité à la Raison. Ce n'est que rarement qu'on se risquait à penser qu'il convenait de rechercher des solutions philosophiques à la lumière desquelles la Raison deviendrait historique et l'Histoire se ferait rationnelle. Ainsi pensaient Hegel et Marx, c'est dans cette ligne que s'inscrivait la contestation du positivisme et les conceptions du structuralisme naissant; en participe également la dispute de Lévi-Strauss avec Sartre. Mais est-il vrai que la Raison est historique et que l'histoire est rationnelle?

Ces questions d'une aussi grande actualité furent posées il y a déjà fort longtemps, à l'époque des premières alliances et des premiers conflits du rationalisme avec le penser historique. Le premier à les avoir soulevées fut Jean-Baptiste Vico dont la philosophie considérée d'un point de vue de notre temps nous semble particulièrement proche.

Certes, depuis des siècles l'histoire faisait la préoccupation de nombre d'écrivains; certes, ils tentaient de dégager l'orientation et le sens de son évolution, essayaient d'en définir la signification politique et éducative et y recouraient en vue des conceptions relatives à la

théorie de l'Etat et du Droit. Il est bien vrai également que toutes ces analyses comportaient une part certaine de conclusions sur l'homme. Mais c'étaient là des conclusions d'un caractère accessoire. Vico fut le premier philosophe à ne s'être pas contenté de l'étude de l'histoire et à avoir pris pour thème majeur de sa réflexion la nature historique de l'existence humaine. Plutôt que l'histoire même c'est la problématique du caractère historique de l'existence de l'homme qui le préoccupait.

Partant de ce point de vue, Vico contestait également ceux des courants anthropologiques qui tentaient de considérer l'homme en dehors de tout processus historique. De même, au-delà de toutes les différences qu'elles pouvaient offrir, ni les conceptions rationalistes ni les approches théologiques, essentiellement ahistoriques les unes comme les autres, n'avaient aucune emprise sur son esprit. Il n'était non plus aucunement convaincu par des conclusions d'ordre psychologique fondées — pensait-il — sur l'observation des contemporains ou artificiellement déduites de l'expérience historique moderne et projetées ensuite dans le passé de manière à faire figure de son patrimoine.

L'histoire et l'homme faisaient avant Vico l'objet de considérations diverses mais malgré les tentatives visant à les lier ensemble, l'on n'arrivait pas à trouver le moyen de passer du plan des études historiques sur celui de l'anthropologie, de même qu'il n'était pas facile d'intégrer un point de vue historique dans les considérations anthropologiques. Jean-Baptiste Vico fut le premier philosophe qui tendait sciemment vers une étude de l'histoire qui soit philosophie de l'homme et, inversement, vers une philosophie de l'homme qui soit histoire. Il ne s'occupait ni de l'histoire ni de l'homme considérés en soi; il étudiait le fond anthropologique de l'histoire et la forme historique du fait anthropologique. Toute la difficulté de sa philosophie «obscur» résidait précisément dans cette tâche née d'une intuition philosophique élémentaire qui percevait dans l'homme un être historique et qui envisageait l'histoire comme ouvrage de l'homme.

En travaillant pendant de longues années à sa *Science nouvelle* et en publiant à ses frais deux éditions de cet ouvrage, Vico avait la conviction profonde d'œuvrer à la création et à la promotion d'une grande découverte philosophique. A lui seul le titre de l'ouvrage en témoigne. Il est probable qu'il avait pour mission d'indiquer, par analogie à celui de l'ouvrage de Bacon, *Novum Organum*, l'orientation de la voie nouvelle dans laquelle il s'est engagé. Bacon était l'un des auteurs favoris de Vico, comme il l'affirme dans son autobiographie. Mais avec toute l'estime qu'il lui portait Vico voulait faire progresser une discipline qui fut étrangère au grand philosophe anglais: l'histoire. Son désir était de faire pour l'histoire ce que Bacon avait fait pour les sciences naturelles.

En admettant, après Aristote, que la science doit s'occuper de ce qui est universel et éternel Vico affirme que «... telle fut la méthode philosophique de Bacon de Verulam qu'il pratiqua dans les questions naturelles, objet de son ouvrage *Cogitata visa*; nous appliquerons cette méthode aux questions humaines et civiles»<sup>1</sup>.

Selon l'expression de Vico, Bacon «nous a découvert le monde de la science» mais il nous reste encore à découvrir «le monde social»; et tout comme la découverte de ce grand philosophe de la nature avait mis fin à la présomption des savants qui dissertaient de la nature sans la connaître véritablement, ainsi Vico espérait que «l'orgueil des nations sera réprimé» dès qu'on aura montré les origines et l'évolution du monde social<sup>2</sup>.

L'attention pour ce monde social devait avoir une signification philosophique particulière, «Qui réfléchit à la question, ne pourra que s'étonner de ce que les philosophes qui ont entrepris l'étude du monde physique — que Dieu seul, qui en est l'auteur, peut connaître — aient négligé le monde civil des nations que les hommes peuvent connaître parce qu'ils l'ont fait»<sup>3</sup>.

C'est que la connaissance d'une chose — pensait Vico — ne revient qu'à celui qui en est le créateur. Déjà dans son discours *De nostri temporis studiorum ratione* Vico avait ébauché les principes de sa propre théorie de la connaissance opposée tant au rationalisme apriorique qu'à l'empirisme sceptique. Le principe majeur sur lequel cette théorie devait s'asseoir était celui qu'il a défini comme «verum et factum convertuntur». Se référant et en même temps s'opposant à Bacon Vico associait ses réflexions sur le vrai à celles sur les opinions universelles des hommes et sur la législation, ceci afin de démontrer qu'entre le «vrai» et le «fait» il existe une correspondance intime, tout comme il en existe une entre l'idéal et le réel, entre l'idée et son accomplissement. Qui connaît le vrai, peut créer les choses; celui qui crée les choses est le seul à en connaître la vérité.

Cette idée trouve une justification particulièrement frappante sur le plan des mathématiques. Vico continua sur ce point les idées de Galilée dont les conceptions méthodologiques avaient pris forme en opposition à l'empirisme superficiel d'une connaissance exclusivement sensorielle et au rationalisme abstrait d'origine scholastique. La méthodologie galiléenne était essentiellement celle des mathématiques qui permettent de connaître la réalité à force de surmonter d'une part les données des sens et d'autre part l'«orgueil» de la raison apriorique. En

<sup>1</sup> Giambattista Vico, *La Science Nouvelle*, traduction intégrale d'après l'édition de 1744 par Ariel Doubine, Les Editions Nagel, Paris 1953 (Collection UNESCO d'oeuvres représentatives), § 163.

<sup>2</sup> Cf. ouvrage cité, § 338.

<sup>3</sup> *Ibid.*, § 331.

avançant sur cette voie Vico est allé plus loin encore; les mathématiques sont ainsi devenues une illustration de la thèse sur le verum-factum, car elles pouvaient être considérées comme celle des activités humaines où le vrai et le fait s'engendrent réciproquement<sup>4</sup>.

Mais un pas spécialement important fait sur cette voie a été de découvrir la même caractéristique au monde social de l'homme. C'est à bien des reprises que revient sur les pages de la *Science nouvelle* l'idée que comme le monde des nations est fait par les hommes, ces derniers sont les seuls à pouvoir le comprendre dans son moindre détail, et cela avec plus d'exactitude qu'il ne leur est possible d'approcher le monde de la nature, pour ne l'avoir pas créé eux-mêmes. Ainsi, alors que l'homme ne peut que «connaître» (*cogitare*) la nature sans être toutefois en mesure de la «comprendre» (*intelligere*), comme son créateur la comprend, une limitation pareille n'a pas lieu dans le domaine du monde social lequel étant l'oeuvre des hommes, se soumet à leur compréhension. Si, en pratique, cette compréhension faisait jusqu'ici défaut, c'est que «les sens inclinent naturellement l'esprit humain à se considérer à travers le corps; c'est très difficilement qu'il parvient, grâce à la réflexion, à se comprendre lui-même»<sup>5</sup>.

Comme l'oeil de l'homme qui voit facilement les objets du monde extérieur, mais a besoin d'un miroir pour se voir lui-même, l'esprit de l'homme a besoin d'un miroir pour se contempler. Ce miroir, il le trouve dans le monde social; c'est dans ce monde que la raison se retrouve elle-même et tout en s'y retrouvant, elle se met à le comprendre. «Le monde civil est certainement l'oeuvre de l'homme, et par conséquent on peut, on doit en retrouver les principes dans les modifications de son intelligence même»<sup>6</sup>.

Une autre formulation: la métaphysique devrait être une science: «c'est que cette science puise ses preuves non pas au dehors mais bien aux modifications de l'intelligence même qui la médite».

C'est dans ces modifications que réside la vraie métaphysique à la différence de celle qui relève de l'illusion et de la spéculation, ceci parce que ces modifications sont celles du monde des nations lequel «est certainement l'oeuvre des hommes»<sup>7</sup>.

Un tel point de vue a permis de démontrer qu'un même type de certitude que celui qui est propre aux mathématiques revient de droit à l'histoire. «Nous irons même plus loin et nous affirmerons que ce monde vicil étant l'oeuvre de l'homme — c'est le premier principe que nous avons posé — et sa nature devant par conséquent se refléter dans

<sup>4</sup> Cette manière de voir s'apparentant à celle de Galilée et qui fut propre à Vico a été soulevée par G. Papini et par B. Croce dans sa polémique avec celui-ci. Cf. A. M. J. Isoldi, G. B. Vico — *la vita e le opere*, Roma 1960, § 67.

<sup>5</sup> G. Vico, *op. cit.*, § 236.

<sup>6</sup> *Ibid.*, § 331.

<sup>7</sup> *Ibid.*, § 274.

la constitution même de l'esprit humain, celui qui médite le sujet de cette Science, ne fait que se raconter à lui-même cette histoire idéale éternelle dont il est l'auteur; et c'est le sens de la formule qui résume l'argument précédent "les choses ont dû, elles doivent, et elles devront"; car il ne saurait y avoir d'histoire plus certaine lorsque celui qui crée les choses, est en même temps celui qui les raconte. Cette science procède comme la géométrie qui, en se donnant ses éléments, se crée son monde des grandeurs; mais elle le fait avec d'autant plus de réalité que les lois qui gouvernent les affaires humaines en ont plus que les points, les lignes, les surfaces et les figures»<sup>8</sup>.

L'approche de l'histoire humaine comme d'un ouvrage des hommes; celle de l'histoire écrite comme de la conscience de cette activité créatrice, la création d'une «science nouvelle» sur les activités humaines, offrant un même degré de certitude que les mathématiques et analogue à celle de Bacon sur «les choses physiques» — cette grande conception qui préoccupait Vico jusqu'aux limites du fanatisme et de la folie aboutissait à des conclusions philosophiques si peu communes et d'une si grande richesse qu'elles laissaient l'auteur lui-même perplexe devant les problèmes qu'elles posaient.

Ces conclusions concernaient principalement la problématique de la raison et de la vie sociale évoluant à travers l'histoire. Vico insistait plusieurs fois que l'évolution historique de l'humanité est en même temps celle de la raison humaine et que l'évolution de celle-ci constitue le développement historique de l'humanité. Partant de ce point de vue il polémisait d'une part avec ceux qui considéraient l'histoire comme une nécessité ou comme une contingence, c'est-à-dire, dans les deux cas, comme un processus indépendant de la raison humaine et d'autre part avec ceux qui voyaient dans la raison un pouvoir abstrait, indépendant de la vie réelle, historique, des hommes. Tel était le sens profond de la polémique engagée par Vico avec les stoïciens et les épicuriens d'une part et avec le cartésianisme de l'autre. «Ainsi sont exclus de l'école de la nouvelle science les Stoïciens qui veulent la mort des sens et les Epicuriens qui font des sens la règle de l'homme; ceux-là s'enchaînant au destin, ceux-ci s'abandonnant au hasard... les uns et les autres niant la Providence»<sup>9</sup>.

Ni les uns ni les autres ne perçoivent que le monde est gouverné par des lois rationnelles qui ne peuvent être considérées ni comme une chaîne qui doit signifier «la succession éternelle des causes par laquelle le destin lie l'univers»<sup>10</sup>, ni comme un simple jeu du hasard, «rencontre hasardeuse des atomes»<sup>11</sup>.

<sup>8</sup> *Ibid.*, § 349.

<sup>9</sup> *Ibid.*, § 130 (traduction de Michelet).

<sup>10</sup> *Ibid.*, § 387.

<sup>11</sup> *Ibid.*, § 342.

A la philosophie des stoïciens et des épicuriens Vico oppose donc une conception de l'histoire rationnelle qu'il appelle dans son langage spécifique «théologie civile de la Providence divine». Cette «théologie civile» analysant le sens de l'évolution historique se trouve exposée chez Vico dans ses formules et sous ses aspects divers.

Dans certains passages Vico insiste sur l'observation, reprise ensuite par Hegel, que certaines actions humaines transcendent par les nobles buts qu'elles permettent d'atteindre, les motivations qui sont à l'origine de leur accomplissement. Ainsi, l'homme toujours tyrannisé par l'égoïsme ne suit guère que son intérêt mais par le fait de la concordance de l'intérêt individuel avec l'intérêt collectif qui, sans être de règle, se produit fréquemment, ces motifs le conduisent à se soucier de sa propre famille, de son pays et de l'humanité toute entière. «Les empires étant nés de la fusion des peuples c'est le salut des nations qui devient son objectif et lorsque celle-ci se rapprochent à l'occasion des guerres, des traités de paix, d'alliance ou de commerce, son salut, l'homme le cherche dans le salut du genre humain...»<sup>12</sup>.

Dans ce sens on peut dire que bien que le monde social historique soit l'ouvrage des hommes, il se réalise en lui un certain ordre surhumain, raison pour laquelle — écrit Vico — la Science nouvelle «apparaît ainsi comme une démonstration, pour ainsi dire historique de la Providence; c'est en effet une histoire des lois par lesquelles cette Providence a régi la grande cité du genre humain sans qu'il soit besoin de faire appel à la prévoyance humaine ou à des décisions prises par les hommes et souvent même de façon opposée aux projets qu'ils ont faits; c'est ainsi que ces lois apparaissent comme universelles et éternelles bien que le monde ait été créé dans le temps et dans certaines circonstances particulières»<sup>13</sup>.

Dans d'autres passages Vico interprète ces processus d'un point de vue plus laïque: «Cette science contient en même temps une histoire idéale éternelle sur le plan de laquelle évolue dans le temps l'histoire particulière de tous les peuples; il faut pour cela partir des origines des sociétés, les suivre dans leur progrès, leur période de stabilisation, leur décadence et leur fin»<sup>14</sup>. Et c'est pourquoi c'est dans les modifications de l'esprit humain que l'on peut retrouver cette histoire «idéale».

Ainsi l'histoire serait composée de deux éléments que sont l'histoire «idéale» et l'histoire du «fait» et auxquels Vico revient à bien des reprises pour analyser leurs affinités et oppositions. Procédant à l'analyse de cette dualité Vico indique les différences existant entre le vrai et le certain, la raison et la volonté, la connaissance et la vie. «Lorsque les hommes ne peuvent connaître le vrai, ils s'en tiennent au certain; de la

<sup>12</sup> *Ibid.*, § 341.

<sup>13</sup> *Ibid.*, § 342.

<sup>14</sup> *Ibid.*, § 349.

sorte, ne pouvant satisfaire l'entendement par la science, ils font reposer leur volonté sur la conscience»<sup>15</sup>.

A cette dualité correspond celle de l'effort intellectuel de l'homme que Vico qualifie d'une part de «philosophie» et d'autre part de «philologie» ou «législation». Selon lui la philosophie est une démarche intellectuelle dont résulte la connaissance du vrai; c'est qu'elle «considère l'homme comme il devrait être» alors que «la législation considère l'homme tel qu'il est» et la philologie «étudie les actes de la liberté humaine, elle en suit l'autorité; et c'est de là que vient la conscience du certain»<sup>16</sup>.

Cette conception spécifique de la philologie comme d'une science sur «l'autorité de la volonté humaine» devient compréhensible à la lumière de l'opposition et du rapport entre l'histoire idéale et l'histoire du «fait» et à celle de la signification que Vico confère à la notion d'«autorité». L'autorité (*autoritá*) — affirmait-il — devrait être entendue dans son sens primitif selon lequel elle signifie: propriété (propriété); c'est que le droit public romain appelait «auctores» ceux dont on tenait le droit à une propriété terrienne. Vico étend encore cette interprétation du terme en rapportant le mot *auctoritas* au mot *auctor*<sup>17</sup>. Ces considérations ont pour tâche de démontrer que l'autorité (en tant que l'estime dont on jouit) procède de la réalité même, des actes qui marquent leurs effets, de l'histoire en tant que succession des faits.

Cette conception, Vico l'accentue encore par une analyse complémentaire du mot *logos*, indiquant qu'il signifiait dans son premier sens «fable» (*favola*) et qu'il signifiait ensuite «idée» et «parole», mais idée et parole ne traduisaient toujours que des faits et des actes précis<sup>18</sup>.

Comprise de la sorte, l'autorité revenait au premier chef à Dieu créateur du monde, aux hommes ensuite en tant que créateurs de l'histoire, créateurs de leur propre existence. Dans cette activité créatrice les hommes ont manifesté leur volonté, et le succès et l'effet cumulatif de leurs actions sont devenus le facteur constitutif du monde de l'autorité humaine. «Les hommes commencèrent par éprouver leur liberté en refrenant les élans du coeur soit pour les calmer, soit pour les diriger mieux — c'est l'effort propre aux agents libres dont nous avons parlé à la section consacrée à la Méthode —; les géants abandonnèrent donc leur vie errante à travers les vastes forêts pour se faire à un nouveau mode de vie, en vivant cachés en permanence au fond de leurs grottes»<sup>19</sup>.

Commencée de la sorte, l'histoire humaine confirmait l'accumulation de l'«autorité» de l'homme grâce à quoi le comportement des hommes

<sup>15</sup> *Ibid.*, § 137.

<sup>16</sup> *Ibid.*, §§ 132, 138.

<sup>17</sup> *Cf. op. cit.*, § 386.

<sup>18</sup> *Cf. op. cit.*, § 401.

<sup>19</sup> *Ibid.*, § 388.

pouvait se doter progressivement des directives précises de certitude. L'autorité — écrivait Vico — «réside dans le libre usage de la volonté, l'intelligence comme puissance passive étant soumise à la vérité»<sup>20</sup>.

Ainsi, les hommes relevaient en quelque sorte de deux instances distinctes: la raison qui leur dévoilait le «vrai» et la volonté qui reposait sur l'autorité de l'histoire, source du «certain». Ainsi, suivant Vico, il s'est constitué le droit naturel des nations en tant qu'expression de leur mode de vie, de leur moeurs et coutumes<sup>21</sup>. Mais dans ce droit procédant de la réalité sociale même et traduisant les besoins et les intérêts humains se manifesta la loi de la raison fondée sur l'ordre éternel des choses, liée à la vérité et à la justice.

La société humaine offre donc deux caractères distincts: elle est une *societas veri* et *societas aequi boni*<sup>22</sup>, c'est-à-dire une société fondée sur l'idée universelle et éternelle de la vérité et de la justice et celle qui existe de fait et de manière précise, obéissant les principes de l'intérêt individuel et collectif. Dans le premier cas c'est l'aspiration au vrai (*vis veri*) qui prédomine; dans le second — c'est celle aux avantages de la vie<sup>23</sup>. Ces deux formules de la vie sociale se pénètrent et se complètent réciproquement bien qu'elles puissent être également opposées l'une à l'autre.

Vico n'a jamais précisé les modalités de cette coexistence mais mettait toujours en relief le caractère particulier de sa propre position selon la manière dont il l'entendait. Ce caractère particulier se traduisait tant dans la critique des conceptions abstraites des lois de la nature en tant que loi divine ou loi de la raison que dans celle des systèmes qui considéraient le droit naturel comme conforme aux intérêts égoïstes des hommes. Sa critique de Grotius, de Puffendorf et de Hobbes concerne précisément ces problèmes-là. Selon Vico, le droit est, certes, une expression de l'existence sociale des hommes mais comme celle-ci comporte des éléments rationnels, le droit est droit en vertu du «vrai» et en vertu du «bon» mais en même temps il tire la qualité de droit qui lui est propre de l'instance de la «nécessité» et de l'«intérêt»; il est droit par le fait de la «raison» et de la «volonté».

Cette dualité lui permet de dégager avec plus de précision les relations entre la philosophie et les disciplines historiques et d'établir un vaste programme de leur coopération qui devait fonder la «science nouvelle».

«La philologie y sera examinée — écrit Vico — à la lumière de la philosophie; nous entendons par philologie la connaissance de tout ce

<sup>20</sup> *Ibid.*, § 388.

<sup>21</sup> *Ibid.*, § 309.

<sup>22</sup> Cette distinction, Vico l'a faite dans *De uno universi iuris principio et fine uno* (1720).

<sup>23</sup> Une analyse de cette opposition et de ces affinités se trouve chez A. M. Isoldi (*op. cit.*, §§ 280—287).

qui dépend du libre arbitre: langues, moeurs, faits de guerre et traités de paix; vu l'obscurité des causes, vu l'infini variété des effets, la philologie a presque eu en horreur tout effort de raisonnement; c'est pourquoi la philosophie arrive à lui conférer une allure scientifique en y découvrant les éléments d'une Histoire Idéale Eternelle sur le plan de laquelle évolue dans le temps l'histoire de toutes les nations».

Conçue de la sorte, la «philologie» devient «philosophie de l'autorité»<sup>24</sup>. Une telle réforme de la science et de la philosophie leur permettra, selon Vico, de rattrapper le retard dont elles souffrent et de renforcer leur importance sociale.

«(...) philosophes et philologues sont restés à mi-chemin de la vérité; les premiers pour n'avoir pas assis leur argumentation sur la certitude tirée de l'autorité des philologues, les autres pour n'avoir pas appuyé leur autorité de la vérité contenue dans les arguments philosophiques; philosophes et philologues eussent été bien plus utiles s'ils s'étaient réciproquement soutenus et ils nous auraient ainsi prévenus dans l'établissement de cette science»<sup>25</sup>.

Cette conception de Vico apparaît donc comme une grande tentative de montrer l'histoire des hommes comme celle de leur activité, comme manifestation de leur raison et de leur volonté dans les oppositions et les connexions réciproques de ces deux facultés. Elle s'oppose aux traditionalistes recourant à la notion de providence divine comme force motrice de l'histoire; elle s'oppose également aux théories qu'il jugeait d'inspiration stoïcienne supposant une nécessité historique inexorable et fatale ainsi qu'à celles qu'il rapportait à l'épicurisme prônant la contingence des événements historiques.

«Ainsi se trouvent réfutés Epicure partisan du hasard et ses disciples Hobbes et Machiavel; Zénon et Spinoza qui croient à la fatalité; au contraire les idées des philosophes politiques ayant à leur tête le divin Platon»<sup>26</sup>.

Ces derniers, ainsi que Vico l'affirme, voyaient dans l'histoire l'ouvrage d'une activité humaine dont les motifs étaient souvent égoïstes mais dont les effets contribuaient à une évolution rationnelle.

La conception de Vico opère une alliance entre l'histoire et la raison d'une manière telle qu'elle rationalise le monde socio-historique de l'existence humaine.

Cette rationalisation est loin d'être absolue: Vico se refuse de donner dans une sorte de «théodicée» rationaliste qui présenterait l'histoire de monde-là comme entièrement rationnelle; il comprend que ce serait condamner les hommes voués à la diversité de la vie réelle, faite de contradictions, de luttes, d'oppositions et de défaites. Une rationalisa-

<sup>24</sup> G. Vico, ouvrage cité, § 7.

<sup>25</sup> *Ibid.*, § 140.

<sup>26</sup> *Ibid.*, § 1109.

tion absolue de l'histoire aurait signifié soit la méconnaissance de tout ce qu'elle comportait et comporte d'irrationnel soit une démarche d'interprétation divisant toute sa matière en étapes prétendument rationnelles d'évolution. Vico n'emprunte pas le chemin d'un rationalisme schématique. Sa conception de l'«autorité», sa théorie du «certain», sa notion de «volonté» gardent à l'histoire son caractère essentiel qui est d'être celle de la vie réelle des hommes. Mais ce sont ces idées-là qui permettent d'entrevoir et de comprendre le sens de l'histoire humaine en dehors du rationalisme pur.

L'on peut, cela est évident, penser que cette tentative de Vico était insuffisante et que la dualité qui la pénétrait devait conduire forcément à celle de la raison et de la volonté, qui deviendra un jour la principale alliée de tous ceux qui tenteront de multiples manières de donner à l'histoire un cachet d'irrationalisme et de l'interpréter en volontaristes. Les notions de volonté et de mythe y ont joué un rôle essentiel sans avoir eu ce caractère dans le système de Vico. Celui-ci voyait la dualité de l'existence humaine mais cette dualité procédait selon lui de l'unité de cette existence et c'est à l'unité qu'elle devait la ramener. En voyant la dualité Vico n'entendait pas créer une philosophie dualiste de l'homme; tout au contraire — son idéal était de réconcilier la «philosophie» et la «philologie» et non de les opposer l'une à l'autre. En tentant l'effort orienté vers cet objectif Vico, comme nous le verrons plus tard, affermissait la conviction que dans le processus d'évolution historique de l'humanité la raison et la volonté tendent vers la réconciliation et non vers une opposition irréductible.

Cette conviction était possible grâce à l'idée que Vico se faisait de la raison. On a pu dire plus haut que Vico menait une double lutte; l'une avec ceux qui détachaient l'histoire de la raison humaine, l'autre avec ceux qui détachaient la raison de l'histoire des hommes. C'est ce second aspect qui donne de la profondeur à la manière dont Vico concevait la raison et la connaissance. Cette manière marquait une opposition à la tradition cartésienne en philosophie, au *cogito* de Descartes.

A l'époque de Vico, la philosophie de Descartes faisait la conquête de l'Italie. Ses influences furent de multiple nature et d'une grande étendue: humanistes et naturalistes y portaient un vif intérêt, elle devenait un moyen de lutte pour le progrès sur le plan de la conception du monde et de l'homme. Pour exposer ses principes on n'écrivait pas seulement des ouvrages de science et de philosophie. Tomasso Campanella publia en 1728 un vaste poème, l'*Adamo* dans lequel l'archange Gabriel tout en accompagnant l'homme dans son itinéraire de vie — lui indique la valeur du *cogito* cartésien en tant que pensée humaine menant vers Dieu.

C'est dans cette atmosphère propice au cartésianisme que Vico étudia ce système philosophique en découvrant assez tôt tout ce qui séparait sa

propre philosophie des principes adoptés par Descartes. La différence consistait dans le fait que Vico recherchait le chemin qui le mènerait à la conception d'une philosophie moderne de l'être et non pas de celle de la conscience.

C'est cette orientation qui a accentué la coupure entre Vico d'une part et Descartes ainsi que les principaux courants philosophiques post-cartésiens, de l'autre. L'erreur de Descartes — comme Vico l'indiqua avec une netteté remarquable dans son oeuvre maîtresse — a été d'avoir tenté l'analyse critique de sa certitude d'exister au lieu d'orienter sa réflexion philosophique sur la nature de l'être.

«Mon être — écrivait Vico — se résout dans le corps et dans le temps qui m'enchaînent de leur nécessité; au contraire, le vrai Etre est incorporel et comme il est en dehors du corps il est aussi en dehors du temps qui est la mesure de celui-là(...) Le vrai Etre est éternel, infini, libre. Comme il sied à un bon philosophe, Descartes aurait dû partir de l'idée la plus simple, libre de tout élément étranger, qu'est celle de l'Etre»<sup>27</sup>.

Cette orientation ontologique en philosophie opposa Vico à Descartes et aux disciplines de ce dernier tout en marquant son opposition à toute tentative de fonder la philosophie sur l'analyse de la conscience. Toutefois, malgré les éloges dont il camblait Platon, sa métaphysique ontologique avait son caractère propre, très différent de celui de la tradition grecque. C'était une métaphysique où le point de gravité de la réflexion reposait sur les problèmes de l'être historique et où la critique de la philosophie de la conscience partait plutôt d'une vision objective du monde de l'histoire que du point de vue d'une existence en dehors du temps, bien que ce fussent les «idées éternelles» qui devaient constituer la matière de ce monde historique.

Partant de ce point de vue, lorsqu'il se servait de la notion de «raison», Vico avait toujours à l'idée la réalité historique et non psychologique ou logique; la raison n'était guère pour lui une catégorie du domaine de la théorie de la connaissance, un objet cognitif, elle était celle de la réalité. Conformément à la définition fondamentale du vrai où la connaissance des choses s'identifiait à leur création, Vico concevait la raison humaine comme pouvoir de cognition c'est-à-dire en même temps, faculté de créer. La raison a cessé ainsi d'être un moyen de la connaissance d'une réalité étrangère et opposée; elle devint effort de connaissance de soi-même, connaissance qui s'obtient à travers ses propres actes historiques.

Il se peut qu'il y ait dans cette approche un trace légère de l'école cartésienne incitant à l'analyse de la connaissance conçue comme auto-conscience de la raison, mais Vico a franchi les horizons du cartésianisme puisque dans son interprétation de l'auto-conscience de la raison

<sup>27</sup> *Ibid.*

il n'insistait pas sur le processus de la réflexion de la raison sur la clarté de sa propre connaissance mais affirmait, que le processus de connaissance s'opère au gré des transformations de la réalité même, transformations dont la raison est la force motrice. C'est pourquoi il pensait que les principes des transformations du monde social se retrouvent dans les modifications de notre esprit qui sont celles de la réalité sociale.

La philosophie de l'histoire de Vico était plus qu'une tentative de diviser l'histoire en périodes distinctes d'évolution et de dégager son sens métaphysique; elle était en premier lieu un effort d'analyse des modifications et de l'évolution de la raison humaine. En démontrant que l'histoire était rationnelle Vico songeait moins au mérite qu'elle avait à ses yeux de réaliser un dessein métaphysique mais bien au fait que dans l'histoire l'esprit «se raconte à lui-même cette histoire idéale». C'est-à-dire, il s'y développe d'une manière déterminée. Comme sur le plan des mathématiques l'esprit se développe en procédant par constructions mathématiques, ainsi, sur le plan de l'histoire il évolue à travers la réalité sociale que construisent les hommes.

Les doctrines — écrivait Vico — doivent commencer à l'époque où commence le sujet qu'elles traitent<sup>28</sup>.

Le dessein philosophique de Vico a été de montrer précisément ce développement historique de la raison humaine s'opérant dans l'évolution historique de l'humanité. C'est dans ce sens que la thèse du caractère rationnel de l'histoire signifiait que la raison était historique. C'est là la raison pour laquelle la philosophie de l'histoire conçue par Vico paraissait toujours aussi «obscur» à tous ceux qui y cherchaient une ordonnance des événements historiques dans le temps et dans l'espace et en même temps si extraordinaire à d'autres qui savaient y entrevoir des intentions tout à fait spécifiques.

Quelle était donc — selon Vico — l'histoire de la raison humaine? Elle commença à l'époque de la création par les êtres humains retombés avec le temps dans un état de bestialité, de l'idée, de la représentation d'un dieu, Jupiter, point de départ de leur vie civilisée, car «par la peur terrible de quelque divinité du Ciel et de Jupiter, divinité qu'ils avaient eux-mêmes forgée»<sup>29</sup>, ils commencèrent une vie sédentaire et familiale. Certes, Vico n'a pas manqué d'ajouter que tout cela avait été opéré par la providence divine, mais ceci ne change rien au fait qu'il déduit la civilisation d'une aliénation religieuse. Evidemment, Vico ne s'est pas servi de ce terme, mais c'est d'une manière parfaitement conforme à son acception moderne qu'il présenta l'image de cet état primitif où l'idée d'un dieu tout puissant était devenu le facteur organisant leur vie sociale et individuelle.

Cet âge des dieux fut la première époque de l'évolution de l'humanité,

<sup>28</sup> *Ibid.*, § 314.

<sup>29</sup> *Ibid.*, § 13.

suivie de l'âge des héros et enfin, de l'âge des hommes; c'est dans ces trois époques différentes que se formèrent trois langues distinctes. «La première langue avait été la langue hiéroglyphique, ou sacrée, ou divine; la seconde "symbolique" se parla par symboles (...) conséquemment ces symboles durent être des métaphores, des images, des similitudes ou comparaisons (...) la troisième épistolaire ou vulgaire»<sup>30</sup>.

D'une manière homologue ces trois époques virent la constitution de diverses formules de gouvernement, de légalisation et d'institutions sociales. Leur expression théorique fut — selon la terminologie de Vico — la théologie mystique dans laquelle les «poètes-théologiens» exposaient en vers les vérités et les principes de la vie, la jurisprudence héroïque reposant sur une interprétation scrupuleuse des paroles qui avait pour mission de justifier une «raison d'état» garantissant les privilèges aux héros, et enfin la législation de l'"égalité naturelle" institée dans des républiques libres<sup>31</sup>.

Toutes les nations passèrent par ces trois stades d'évolution: âge des dieux, celui des héros et celui des hommes; Vico n'a pas essayé de montrer l'histoire de l'humanité comme un cours ininterrompu d'évolution; au contraire, il a cherché à donner une analyse de ces trois époques qui mette en relief leur diversité et qui démontre combien diverse était la généalogie des hommes modernes.

A la fin de son oeuvre maîtresse, en donnant une caractéristique générale des trois stades d'évolution — trois sortes de nature, de droits et de gouvernements, trois modes de gouvernement, trois espèces de langues et de l'écriture, trois espèces d'autorités etc.<sup>32</sup> Vico indique comment dans ces trois «sectes de temps» évoluait la vie de toutes les nations; comment partant de celle des temps religieux elle évoluait en passant par celle des hommes violents et farouches vers les temps civilisés où règne la politesse et la modération<sup>33</sup>.

Dans cette analyse, la thèse sur le caractère poétique des hommes primitifs avait une importance particulière «à cette découverte, clé maîtresse de cette Science, nous avons dû consacrer les efforts obstinés de presque toute une vie car notre mentalité civilisée ne nous permet absolument pas d'imaginer et ne nous laisse comprendre que difficilement ce que fut la nature poétique des premiers hommes»<sup>34</sup>.

Ce caractère poétique est le trait essentiel de deux grands âges de l'humanité: divin et héroïque. Ainsi que Vico l'affirme, toute nation eut son Jupiter et son Hercule et dans toute nation il y eut d'abord la poésie divine, ensuite l'héroïque<sup>35</sup>.

<sup>30</sup> *Ibid.*, § 32.

<sup>31</sup> *Cf. op. cit.*, §§ 37, 38, 39.

<sup>32</sup> *Ibid.*, §§ 916—949.

<sup>33</sup> *Ibid.*, §§ 976—978.

<sup>34</sup> *Ibid.*, § 34.

<sup>35</sup> *Ibid.*, § 200.

Cette poésie était la philosophie et la législation des peuples; elle était la somme de leurs connaissances pratiques et leur sagesse. La grandeur et la force de la poésie consistait en ce qu'elle créait la réalité. Les poètes créaient d'après leurs idées, «en vertu d'une imagination nettement portée vers le concret et qui pour cette raison même rendait ces créations sublimes; au point que ces hommes qui créaient en imaginant, en étaient eux-mêmes troublés à l'excès et ils furent «poètes», terme qui, en grec, à la même valeur que «créateurs»<sup>36</sup>.

En créant ce monde spécifique de l'art qui, certes, n'existait pas dans l'ordre naturel mais qui, dans la conscience des hommes, gagnait une existence totalement réelle, les poètes éduquaient les nations devenant ainsi de véritables créateurs de la civilisation. C'est de ce point de vue que Vico analysait les vieilles légendes et la poésie primitive, d'où sa considération pour Orphée qui «considéré comme poète théologien, il put établir et raffermir la civilisation grecque à condition que l'on prenne les mythes dans leur signification primitive»<sup>37</sup>.

Dans la poésie ancienne Vico recherchait toujours l'expression du génie poétique et des aspirations du peuple; il pensa qu'Esopé n'avait pas été un personnage réel mais bien imaginaire, poétique, représentant les socii c'est-à-dire les famuli des héros qui sans doute furent antérieurs aux Sept Sages grecs<sup>38</sup>. Il pensait également qu'en se faisant interprète de la «sagesse poétique» de nombre de héros, Homère avait devancé les philosophes dans l'enseignement de la connaissance «des choses divines», pour conduire les choses humaines à leur achèvement<sup>39</sup>.

Ainsi, d'après Vico, «Aux temps du monde enfant il n'y eut que des peuples poètes» et ce sont ces peuples-là qui engendrèrent la science et la philosophie développées ensuite par la raison, ainsi que la technique: «tous les arts — les arts dérivés des nécessités, des besoins de commodité et même, pour une bonne part, les arts d'agrément — durent apparaître durant les siècles poétiques et précéder ainsi la venue des philosophes»<sup>40</sup>.

Partant de ce point de vue Vico parlait non seulement d'une manière générale, de la sagesse poétique, mais présentait et analysait ce système poétique spécifique de perception de la réalité, d'expression des expériences vécues et de création d'un monde imaginaire et cependant socialement réel. C'est dans ce sens qu'il parlait de la métaphysique poétique et de la logique poétique.

Mais voici qu'après l'âge des dieux et des héros vient celui des hommes. La faculté de l'imagination faiblit, c'est qu'elle est toujours «d'autant plus vive que le raisonnement est plus faible»<sup>41</sup>; le rôle de la

<sup>36</sup> *Ibid.*, § 376.

<sup>37</sup> *Ibid.*, § 81.

<sup>38</sup> *Ibid.*, § 91.

<sup>39</sup> *Ibid.*, § 364.

<sup>40</sup> *Ibid.*, § 217.

<sup>41</sup> *Ibid.*, § 185.

raison qui analyse la réalité s'accroît, les philosophes et les savants gagnent en importance; il se forme une langue prosaïque, abstraite. Cette époque est marquée par les progrès en matière de législation et aussi par le progrès technique. Les sociétés des hommes se font de plus en plus «humaines». Mais, tout en mettant en relief ces progrès, Vico ne cherchait pas à minimiser les valeurs des époques poétiques. Certes, la «métaphysique raisonnée» affirme que «homo intelligendo fit omnia», mais c'est avec plus de justesse que la «métaphysique poétique» démontre que «homo non intelligendo fit omnia», «si par son intelligence l'homme déploie ses facultés et parvient à comprendre, lorsqu'il est privé de cette intelligence il fait de lui-même ces choses et en se transformant en elles, devient ces choses mêmes»<sup>42</sup>.

Aussi, bien que dans notre époque l'on considère comme parfaitement naturel que les progrès de la science et de la technique soient en rapport direct avec des études essentiellement rationnelles importe-t-il de ne pas oublier le rôle de l'imagination et de la pratique qui au cours de longs siècles furent les forces maîtresses de la civilisation humaine. L'exercice et le développement de la raison selon un mode qui est propre à notre époque — pensait Vico — sont d'origine relativement récente. Dans ce sens la raison est un produit tardif du processus historique. Ses débuts remontent à «la sagesse poétique». C'est elle qui «dans le monde païen, servit de fondement à la civilisation»<sup>43</sup> et «les poètes ayant sans aucun doute précédé les historiens, l'histoire dut revêtir d'abord une forme poétique»<sup>44</sup>.

Les philosophes modernes qui n'en ont pas la conscience et qui considèrent la raison comme faculté cognitive naturelle et innée de l'homme ne peuvent en tirer que des conclusions philosophiques erronées. C'est qu'ils ne saisissent ni la nature de la place que la raison ainsi formée tient dans l'homme dont la généalogie historique est extrêmement riche et différenciée, ni celle du rapport entre une approche et une transformation rationnelle de la réalité d'une part et d'autres modes dont on peut l'approcher et créer, connus de l'histoire de l'humanité.

Cette critique de l'approche ahistorique de l'homme et de la raison, Vico la fonde dans ses considérations sur la conviction que d'une certaine manière, tout en passant, les époques historiques n'en continuent pas moins de durer. Evoluant dans le temps l'histoire participe en même temps à l'Histoire Eternelle; cette idée peut être interprétée comme une manière de dire que les époques qui historiquement se succèdent empreignent des traces durables dans la nature humaine. L'homme n'est pas un être formé exclusivement par son époque bien que ce

<sup>42</sup> *Ibid.*, § 405.

<sup>43</sup> *Ibid.*, § 779.

<sup>44</sup> *Ibid.*, § 813.

soit elle qui a la plus grande emprise sur lui. Si nous avons à exprimer cette idée en termes du langage moderne, nous dirions que la généalogie historique décide de la structure de l'être humain.

C'est bien ce que Vico avait à l'idée en écrivant que sa Science nouvelle montrera les principes de l'histoire de la nature humaine grâce au fait de présenter l'histoire des idées, des moeurs et des événements du genre humain.

C'est ce caractère qu'avait la théorie du «retour des mêmes révolutions» (*ricorso*) témoignant de la persistance, au fil du temps, d'un même fonds de propriétés et de tendances humaines. D'après Vico, un tel cours de l'histoire sociale de l'homme permet de comparer l'histoire de différentes nations et de saisir «non point l'histoire particulière — limitée dans le temps et l'espace — des lois et des événements à Rome et en Grèce, mais — si l'on n'oublie pas que la nature humaine est en substance partout identique à elle-même malgré la diversité des moyens par lesquels elle se manifeste — l'histoire idéale des lois éternelles sur le plan de laquelle se déroule l'histoire de toutes les nations depuis leur apparition jusqu'à leur décadence»<sup>45</sup>.

Une telle «coexistence» dans la nature humaine, des différentes époques d'histoire, Vico la fait apparaître sur l'exemple de la poésie. La poésie, cette faculté maîtresse de l'âge divin et de l'âge héroïque, n'a pas disparu dans celui des hommes, malgré un moindre rôle que celui-ci lui assigne et la manière erronée dont il conçoit sa vraie nature. Vico ne s'est pas contenté de montrer ce que la poésie avait été dans les premiers stades d'évolution de l'humanité, il a encore tenu à en faire voir le rôle dans l'époque moderne.

Elle est une manière spécifique, autre que la science, d'approcher et de former la réalité, aussi ne devrait-elle être jugée d'après les normes de la raison ni considérée comme une imitation de la nature ou comme un jeu d'esprit. La poésie crée toujours son monde à elle, elle crée donc ses propres vérités. C'est ce qu'elle faisait autrefois et c'est ce qu'elle fait de nos jours.

«Cette génération de la poésie est enfin confirmée par le caractère éternel de la poésie même: sa matière particulière est, en effet l'*impossibile credibile* (ce qui est impossible mais auquel on croit)»<sup>46</sup>.

Cette définition — combien peu commune — de la poésie la libère du critère des faits auquel de nombreux critiques tentent de l'astreindre. La vérité poétique n'a pas à obéir la réalité car c'est à elle que revient la tâche d'en créer une.

«D'où cette conséquence importante en poétique: le véritable héros de guerre, par exemple, doit être Godefroy, tel que l'a imaginé Le

<sup>45</sup> *Ibid.*, § 1096.

<sup>46</sup> *Ibid.*, § 383.

Tasse: et tous les héros qui ne se conforment pas, point par point, à ce modèle, ne peuvent être de vrais héros»<sup>47</sup>.

Ainsi, la poésie devient vision d'une vérité plus totale que ne l'est celle inhérente à la réalité des faits; elle fonde une foi dont devrait être mesurée la réalité. L'homme apparaît comme un être qui non seulement vit au milieu d'une réalité matérielle, perceptible par les sens mais qui crée son monde de vision ayant une signification sociale et réelle. La poésie devient ainsi un nouveau mode spécifique et complémentaire de la connaissance parallèle à celui que la philosophie nous offre. Plus les pensées philosophiques s'élèvent aux généralités, plus elles approchent du vrai, alors que les pensées poétiques deviennent plus certaines à proportion qu'elles descendent dans les particularités<sup>48</sup>. La dualité de la nature de l'homme se traduisant, d'après Vico, par l'opposition de la raison et de la volonté, du vrai et du certain, des sciences naturelles et de l'histoire, de l'histoire idéale et de l'histoire des faits, se retrouve dans ses considérations sur la nature de la poésie qui exprime l'homme et son activité dans ce monde d'une manière qui diffère de celle de la philosophie. Tout en étant de l'époque héroïque la poésie n'en accompagne pas moins l'homme dans l'âge humain et constitue un mode de connaissance et d'action d'un type différent de celui de la connaissance et de l'action rationnelles. Pour définir la nature de cette différence Vico ne recourt à aucun terme qui sera largement adopté par la postérité; il ne parle ni de l'intuition ni de l'irrationalisme. Il parle de la poésie comme d'une catégorie de la connaissance et de l'action; il parle quelquefois de la «raison héroïque» (cf. sa conférence universitaire intitulée *De mente heroica* datant de 1732).

Fidèle à ses principes, tout en mettant en relief ces oppositions, Vico recherche les moyens de surmonter ces oppositions et non de les pétrifier. Perspicacement il perçoit qu'à la «barbarie des sens» correspond celle de la raison et qu'à travers leur histoire les hommes recherchent un chemin qui leur permette d'éviter ces deux extrêmes.

Longs furent les siècles de la barbarie sauvage soumise à la domination des instincts et à celle des passions folles. Mais — comme le pense Vico «la barbarie née de la réflexion avait rendu [les hommes] plus cruels que l'antique barbarie, oeuvre des sens; car si celle-ci était imprégnée de férocité, du moins était-elle franche»<sup>49</sup>.

Dans l'époque héroïque les mythes qui furent l'expression de la force poétique des nations fondaient une discipline des sentiments et des actes devenant ainsi le facteur d'une «rationalisation» spécifique de la vie s'opérant spontanément et sans intervention de la réflexion. Dans

<sup>47</sup> *Ibid.*, § 205.

<sup>48</sup> *Ibid.*, § 219.

<sup>49</sup> *Ibid.*, § 1106.

l'âge des hommes la force de la raison opère cette systématisation de la vie par l'introduction consciente des principes généraux abstraits. La grande poésie peut coopérer sur ce plan avec la raison: elle a la force de concrétiser les idées.

«Si les premiers peuples furent les enfants de l'humanité, les philosophes devaient marquer le terme, la vieillesse; les premiers créèrent le monde des arts et les autres, beaucoup plus tard, celui des sciences; ainsi se trouva achevée l'oeuvre de la civilisation»<sup>50</sup>.

Dans la vie individuelle des hommes cela signifie qu'à l'héroïsme de la raison correspond celui de l'imagination poétique et que, réunis, ils fondent la sagesse et la conscience héroïques qui diffèrent essentiellement de la sagesse pratique, utilitaire, et de la sagesse abstraite de la philosophie.

Cette sagesse héroïque ne considère l'homme ni tel qu'il doit être ni tel qu'il est; elle constitue une synthèse de l'existence et d'une vision qui la transcende. La philosophie trouve dans la poésie un instrument puissant qui lui permet d'aller jusqu'au fond même de l'existence des hommes particuliers en lui offrant en contre partie la dimension des idées éternelles qui constitueront sa force sociale. Ou bien, pour le dire autrement, le vrai devient la certitude de la conscience de l'homme, et la certitude acquiert le caractère de la vérité; l'universel se traduit dans le particulier et ce dernier se manifeste dans ses aspects universels et durables. La *vis rationis* héroïque ne se trouve pas détruite mais bien complétée et fortifiée par la force poétique créatrice de la réalité, la *poiesis*.

Un tel mode d'analyser l'homme permettait de surmonter l'artifice de l'abstrait et l'apparence du concret. L'homme «concret» était un homme existant dans la réalité sensorielle et imaginative, un être qui vivait son existence dans une dimension que l'imagination créatrice d'une réalité nouvelle rendait plus riche et plus complète. L'homme philosophe c'était un homme qui recherchait l'incarnation de sa pensée théorique dans la réalité de l'existence vécue. Et si — deux siècles plus tard — les existentialistes rechercheront les chemins qui conduisent de l'expérience intérieure de l'homme à la philosophie et en même temps les moyens qui permettent de faire de la philosophie la matière de son expérience existentielle vécue, Vico les a devancés dans cette recherche et, sans le savoir, a frayé le chemin à suivre. C'est lui qui, dans son isolement, avait conçu l'idée que la philosophie pouvait s'incarner dans la vie de l'homme concret par le biais de la poésie, cette dernière offrant le plus de commune mesure avec l'homme et que de la poétique sagesse pratique de l'homme, de sa «volonté» et de sa «certitude» peut procéder la philosophie. Et c'est lui qui, rejetant la tentation de la con-

<sup>50</sup> *Ibid.*, § 498.

science «pure» cartésienne et celle de l'empirisme sceptique, essaya de construire une philosophie de l'«esprit héroïque» qui était en même temps une poésie de l'homme édifiant sa vie du risque de la volonté et du choix de la certitude.

Cependant à l'encontre de ce que les existentialistes diront sur l'homme, Vico créait et situait la philosophie de celui-ci au croisement de l'histoire éternelle et de l'histoire dans le temps, de l'histoire qui est la forme et la matière de l'existence de l'homme. C'est à ce croisement que prend forme l'héroïsme humain de pensée et d'imagination et que l'homme se révèle le créateur et le produit de l'histoire. L'existence des hommes est une existence historique mais qui ne dure en eux que comme leur vie de volonté et de certitude et leur recherche du vrai. Et comme elle est historique, c'est dans l'homme doué de l'«héroïque sagesse» que se retrouve le vrai sens métaphysique de sa nature historique.

C'est dans cette synthèse que se crée l'homme vrai, complet, libéré du péché et des défaillances, libéré de la matière et de sa propre nature unilatérale: les sens, l'imagination, la raison. La susceptibilité d'une telle synthèse est la caractéristique qui rend compte de la manière la plus complète de la nature humaine formée au cours de l'histoire, dans sa progression et dans ses retours.